

"Tu aurais pu vivre encore un peu" Jean-Ferrat.

En hommage à mon chef et ami "Philippe" et à mon camarade "José".

Le 3 mai 44 au matin, André Courtes "dit Piécourt" m'informe que Philippe sera chez lui, à Lalbenque, vers 15 h. Il veut me voir. Il arrive accompagné de José, l'Espagnol du groupe de Belfort devenu son garde du corps. J'en suis fier. Nous grimpons allègrement l'escalier qui nous amène dans l'appartement d'André.

"J'avais eu de vos nouvelles avec José mais je suis heureux de vous revoir tous les deux, nous dit-il, en posant ses mains sur nos épaules. Il s'en est passé des choses, depuis que nous étions à Savignac et à Loubéjac". Il ajoute : "Nous avons eu beaucoup de chance et je n'oublierai jamais l'attitude de la population, de la commune de Belfort et de Lalbenque à notre égard et particulièrement celle des habitants du hameau de Loubéjac".

Philippe avait été frappé par l'accueil de ces familles d'agriculteurs, qui, d'emblée, tout en ayant conscience du risque qu'elles encouraient, avaient pratiquement nourris et adoptés les maquis de Philippe. Ils avaient séjourné à Salignac ou à Loubéjac du 10 février au 17 mars date de l'attaque allemande.

"Et Camille, me dit-il, tu as des nouvelles ?" "Des nouvelles, oui, je lui réponds en souriant, mais je ne l'ai pas revu depuis le lendemain de la fameuse nuit où à Belfort vous avez partagé le même lit, dans l'appartement de l'instituteur. Si je n'avais pas été présent le matin au moment de l'altération, je me serai posé des questions".

En riant Philippe me répond : "En plus, j'avais choisi le mauvais moment pour lui faire la confidence puisqu'il était en train de se raser, mais je n'aurais jamais pensé qu'il réagisse aussi violemment. En tout cas, comme vous le savez à Loubéjac, comme ailleurs, chacun de nous a été libre de se déterminer. Pour moi c'est sans rancune".

Je rassure Philippe : "Malgré son coup de gueule, Camille m'avait dit avant de quitter Belfort qu'il gardait toute son estime à Philippe". La conversation change de sujet et Philippe nous annonce que les Allemands s'attendent au débarquement allié dans les pro-

chaines semaines et qu'ils vont, par tous les moyens, tenter d'écraser la Résistance et de terroriser les populations.

"Nous allons tous avoir des moments difficiles" dit-il.

Avec André nous lui faisons part des événements qui se déroulent à côté de chez nous, à Montpezat du Quercy et notamment la terrible répression d'hier par la "Das Reich" où tout le hameau de la Salvetat a été incendié et où je venais d'apprendre que plusieurs civils du village de Montpezat, dont une fillette de 2 ans, avaient été brûlés vifs. Avec André, nous lui expliquons l'erreur à nos yeux commise par un détachement de l'AS du Tarn et Garonne qui avait eu l'imprudence de se disperser chez les agriculteurs et d'y faire le coup de feu.

Philippe nous répond : "Tant que nous ne serons pas mieux armés il convient face aux blindés de la "Das Reich" d'en rester à la stratégie de la boule de mercure, rester insaisissables, saboter sans relâche les points de communication, harceler brièvement par surprise en exposant le moins possible les populations des campagnes".

Avec André nous lui rappelons le dépôt d'armes et d'explosifs que nous avons mis en lieu sûr et qui est à sa disposition.

"De toute façon, nous dit-il, je ne suis pas venu pour ça. Vous les gardez pour équiper le moment venu notre unité.

Tu auras sans doute à faire à "Félix" ou à "Georges", moi je quitte le Lot, la semaine prochaine. Je prends le commandement des FTPF de la Corrèze. Je suis venu avec José pour vous dire au revoir".

Avec André nous nous regardons. Pendant quelques secondes, je suis incapable d'articuler un mot.

En me tapant sur l'épaule, José me dit : "Tu donneras le bonjour à tous. Embrasse Gilberte (et Hélène ma future épouse) et tu diras à "Luzer de Diou" que je reviendrai le voir bientôt".

(Luzer de Diou était le juron couramment employé par son ancien patron, Hubert Figeac, chez qui nous avions entreposé dans la ferme de "Pradies" le butin du camp de Septfonds).

Philippe ajoute : "Il parle toujours le Français comme une vache espagnole".

Nous rions en levant nos verres. Nous sommes cinq dans la salle à manger : André, sa femme, Philippe, José et moi.

Avant de monter dans la traction Philippe, me voyant ému me lance en me tendant ses deux mains : "A la première occasion, je reviendrai vous voir c'est promis.

J'embrasse José. "Toi, je lui dis, tu ne le quittes pas d'un pouce. C'est un ordre".

Philippe sourit (je sais déjà qu'ils n'en feront qu'à leur tête). Il prend le volant, José s'assoit à côté de lui la Thomson sur les genoux. La traction démarre. Par dessus les portières, deux mains nous saluent. Je les vois encore.

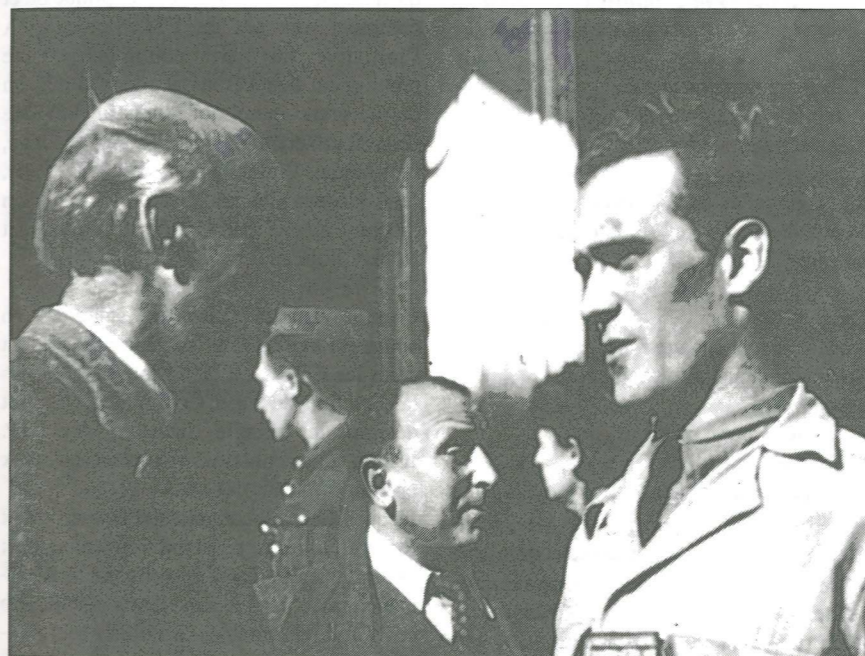
"Camille" de son vrai nom Cabarroque était domicilié à Caussade. Il était un des responsables de l'AS du Tarn et Garonne. Quinze jours plus tôt, il avait été arrêté chez lui par la Gestapo. Après une brève fusillade au cours de laquelle il avait été blessé au pouce droit, il fut conduit à l'hôtel Terminus à Cahors, sans doute pour être ensuite questionné par la Gestapo du Lot.

Enfermé dans une chambre au 2^{ème} étage, il réussit, malgré les menottes à s'évader par les toits. Grâce à son frère adjudant de gendarmerie à Cahors, il se rendit au PC de Philippe, à Loubéjac qui lui donna mon adresse. Blessé aux poignets par les menottes et son pouce ouvert, il fut hébergé et soigné par mes beaux-parents. C'est pendant son séjour à Belfort qu'il fut décidé avec Philippe de faire, dans la nuit du Mardi gras, l'opération du camp des Espagnols à Septfonds. Après avoir été entreposé dans la ferme Figeac, à Pradès, le butin fut partagé avec l'AS du Tarn et Garonne, et c'est quelques jours plus tard, vers la fin février, que Philippe lui fit part de sa décision de quitter les MUR et de passer aux FTPF.

Roger CAMINEL
Vice-Président de l'A.D.
des Anciens Combattants
de la Résistance.

La "Joconde" au maquis, mais dans un château

Aux heures les plus sombres de l'occupation, quand l'ennemi se croyait invincible, notre département si fragile d'allure, si vulnérable mais toujours courageux s'efforça d'accueillir dignement les milliers de réfugiés que la débâcle avait chassés de leurs foyers et aussi des richesses culturelles de premier ordre.



Jean Lurçat et René Andrieu

Des artistes, des écrivains n'hésitèrent pas à partager le combat des Résistants lotois. Nous nous devons de le rappeler aujourd'hui.

L'un des premiers, l'un des plus prestigieux, Jean Lurçat, grand maître de la tapisserie française s'est installé en Quercy. Le 6 juin 1944, les SS ont brûlé son atelier à Lanzac.

Membre du Comité Clandestin des Intellectuels dont la base était à Lyon, il établit le contact avec le Front National de Lutte pour la Liberté et l'Indépendance.

Il est un élément actif de son implantation dans le Lot. Il devient le directeur de Liberté, organe du F.N. qui tirera à plus de 13000 exemplaires par semaine à la libération. En même temps qu'il sera un des rédacteurs du Partisan. Membre du Comité Départemental de Libération, il veille à la protection et au développement de la culture et à ce qui touche à l'Education Nationale.

Dès que Radio Libre Quercy fonctionne, il lance chaque soir, à 22 h 00, des appels élo-

quents à la Résistance de ce château de St Laurent les Tours qu'il a acheté plus tard à Annie de Coheix et dont le département a fait le "Musée Jean Lurçat".

Il a l'audace, qu'il partage avec Jean Marcenac, d'installer à Labastide du Haut Mont, chez M. Sainte-Marie le maire de cette sympathique localité, avec la complicité protectrice de Robert Noireau et des F.T.P., une imprimerie clandestine.

C'est là que naîtront les premiers numéros du Partisan, journal des FTP, mais c'est là aussi que seront publiés, malgré Vichy et les nazis : "Je vous salue Ma France" d'Aragon, "Au service du peuple en armes" de Jean Lurçat, "L'impuissance...", Les écrivains de la Résistance de Vercors.

Francis Crémieux, futur journaliste talentueux de la radio, est l'un des animateurs de cette imprimerie clandestine qui ne chôme pas...

Un Résistant émérite, Jean Cassou, venait régulièrement dans le Lot. Conservateur

des musées, il était le Commissaire de la République de la région toulousaine.

C'est lui qui, malgré des pressions extérieures émanant de certains milieux se réclamant abusivement de De Gaulle, fit de Robert Dumas, le préfet des Bois, le préfet de la libération avec l'appui du C.D.L.

Avec une lucidité tranquille, il écrivait en mai 44 à d'Astier de la Vigerie, "Commissaire à l'Intérieur" du gouvernement provisoire de la république française. "... Le maquis en fait reste maître de la situation. Plus exactement du département du Lot.

Il est, sauf Cahors et une partie de la ligne de Paris entre les mains de la Résistance. Plus exactement du Front National et des F.T.P....

On ne recueille de la part de la population pas un seul mot de récrimination contre le maquis et la Résistance..."

Et il ajoute qu'il a fait "en auto battant fanion tricolore une véritable tournée officielle".

Jean Cassou est aussi un poète méconnu. Lisez plutôt les vers qui suivent :

LES OUVRIERS...

"En tous pays, depuis longtemps, les ouvriers meurent. Le sang des ouvriers baigne les rues. Les ouvriers crient et tombent dans la fumée. Le feu, le froid, la faim, le fer et la rue tuent les ouvriers. En tous pays de pierres nues, d'arbres pourris, de grilles d'hospice rouillées, depuis toujours, par la misère des journées, les troupes des journées saignés et abattus.

Ô Dieu de justice qui régniez, non aux cieus mais dans le cœur de l'homme, au cœur de sa colère, ne vous répandez-vous donc jamais sur la terre ?

Seigneur des forts et de la force, ouvrez les yeux ! Les bouches sont muettes, les poings sont liés et la chaîne est trop longue. Mais les ouvriers ?"

(Extrait de 33 sonnets
composés en secret)